

---

# Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 49

1 document

---

**EUREKA.CC**

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

# Sommaire

---

Le Devoir

11 mars 1999

**Une chorégraphie en demi-tons**

**3**

## LE DEVOIR

## Nom de la source

Le Devoir

## Type de source

Presse • Journaux

## Périodicité

Quotidien

## Couverture géographique

Provinciale

## Provenance

Montréal, Québec, Canada

Jeudi 11 mars 1999

Le Devoir • p. A8 • 404 mots

## Une chorégraphie en demi-tons

*Martin, Andrée*

**C**oming from Quiet *An Intimate Quartet for an Anonymous World*

*Chorégraphie: Gina Gibney.*

*Interprétation: Sarah Fogg, Eden Mazer, Aislinn*

*MacMaster, Marta Miller.*

*À l'Agora de la danse, jusqu'au samedi 13 mars.*

Avec son quatuor venu d'un autre temps, la chorégraphe new-yorkaise Gina Gibney ne joue pas la carte de la frénésie urbaine. Bien au contraire. Avec une danse tout en demi-tons, elle nous fait pénétrer au coeur d'un univers féminin d'une grande douceur. D'une belle simplicité, son oeuvre, dont la première a eu lieu en avril 1998 au Danspace Project, un haut lieu de la nouvelle danse à New York, est composée d'une suite de courtes séquences chorégraphiques. Des solos, des duos, puis une suite de quatuors nous font voyager à travers un monde anonyme - comme le souligne si bien le titre - où la quête d'absolu apparaît comme une évidence toute naturelle.

Même si cette pièce au visage tendre ne révolutionne pas le langage chorégraphique à l'aube du troisième millénaire, la danse y est franche, d'une honnêteté sans faille, et présente une délicatesse de style qui vous attendrit et vous porte à la nostalgie malgré vous. Le mélange tout en finesse des gestes -

qui prennent leur source dans la *modern dance* américaine - et de la compassion qui s'en dégage semble se répercuter directement sur l'utilisation parfois minimaliste du mouvement, sa lenteur et sa fluidité. L'absence de surcharge émotive et sensible nous permet aussi d'apprécier davantage les nombreuses combinaisons gestuelles, d'une beauté sans artifice.

Mais cette manière de présenter le corps en scène, tout en délicatesse et en pureté de ligne, contient en elle-même le défaut de ses qualités. À quelques reprises, on souhaiterait un peu plus de folie et de démesure dans cette oeuvre entre la compassion et l'abandon à l'autre. On comprend que Gina Gibney n'ait pas voulu présenter ici la femme telle une amazone, une femme forte de l'évangile, ou encore une super woman des années 2010, mais bien un être humain normal, passionné et sensible. Toutefois, on aimerait voir décoller cette danse qui en a tout à fait le potentiel - les interprètes livrent une performance digne de ce nom - et parfois apercevoir les corps sortir complètement d'eux-mêmes; histoire de nous ébranler un peu les neurones.

On se doit cependant de souligner le mariage fort réussi de la musique et de la danse. L'une des forces de ce quatuor mettant en lumière certaines des subtilités de l'être humain féminin, demeure sans conteste le lien constant, habile et combien efficace entre les

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

**PubliC** Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19990311-LE-034

extraits musicaux et les dizaines de séquences gestuelles. Rares sont les chorégraphes qui, comme Gina Gibney, savent à ce point utiliser le potentiel sonore comme révélateur, non seulement du mouvement, mais de l'ensemble d'une proposition chorégraphique.

L'utilisation d'une multiplicité de sources, allant de *Variations for the healing of Arinushka* d'Arvo Pärt, à *Airwaves* de Maggi Payne, en passant par *Conch Calling* de Stuart Dempster et *The Anvil Chorus* de David Lang, nous permet de voyager à l'intérieur de mondes imaginaires, où les textures, les modulations d'énergie et les personnages nous rappellent souvent l'espace feutré d'une mort douce. Une oeuvre où l'omniprésence d'un profond sentiment d'humanité fait du bien et où les relations entre les danseuses amènent à revoir notre propre manière de considérer autrui.